

BELKACEM MEZIANE

NIGHT FEVER

100 HITS QUI ONT FAIT LE DISCO



LE MOT ET LE RESTE

BELKACEM MEZIANE

NIGHT FEVER

100 HITS QUI ONT FAIT LE DISCO

LE MOT ET LE RESTE
2020

À mes disco queens, Karelle & Chaka

INTRODUCTION

« GOING BACK TO MY ROOTS »

Odyssey

Lorsqu'on étudie la chronologie des courants successifs de la musique noire américaine du xx^e siècle, nombreux sont les ouvrages, thèses universitaires, documentaires et autres sources qui omettent le disco ou qui minimisent sa place dans cette évolution. Évidemment, ce n'est pas systématique mais assez fréquent pour être remarqué. Au funk, apparu à la fin des années soixante sur les bases musicales de la soul, succéderait immédiatement le hip-hop alors qu'entre-temps, la planète entière danse sur le beat disco. Cette lecture pointe du doigt la conception que certains se font de la musique noire et amène quelques questions : le disco fait-il partie de l'histoire de la musique noire et quels liens entretient-il avec le blues, le jazz, le gospel, le rhythm'n'blues, la soul ou le funk qui sont les grandes étapes de cette great black music ?

L'histoire américaine, marquée par l'esclavage et la ségrégation, est à l'origine de cette distinction entre musique noire et musique blanche. Par musique noire, on désigne généralement des styles développés et représentés en majorité par des chanteurs, musiciens, compositeurs ou producteurs noirs. La réalité est en fait plus complexe et l'on ne peut pas se baser uniquement sur la couleur de peau pour définir un courant. Par exemple, il est impossible de négliger l'influence des musiques religieuses et des folklores venus

d'Europe dans l'apparition du negro spiritual, du gospel ou du blues. Le jazz ne serait pas ce qu'il est sans l'apport de musiciens blancs comme Benny Goodman, Stan Getz, Bill Evans ou Frank Sinatra. Une grande partie de l'histoire de la soul, musique de l'éveil d'une communauté noire fière et revendicatrice, se fait à Memphis ou Muscle Shoals dans des studios tenus par des Blancs et autour de musiciens et compositeurs issus de la country. Les exemples sont légion mais ce qu'il faut comprendre ici, c'est que le terme « musique noire » est une appellation qui fait référence à l'histoire douloureuse de l'Amérique et qui n'a de valeur que si l'on considère cette réalité historique.

Le disco peine donc à trouver sa place dans cette évolution alors qu'il est directement lié à l'explosion commerciale de la soul et du funk. Sur les platines des DJs qui officient dans les premiers clubs mythiques du disco (Arthur, The Sanctuary, The Continental Baths, The Loft), les disques qui tournent en boucle sont ceux de James Brown, Sly & The Family Stone ou The Temptations. Lorsque le *Billboard*, magazine de référence de l'industrie musicale américaine, recense pour la première fois les titres les plus diffusés en discothèque, la totalité du classement est constituée de titres soul et funk. Les premiers hits sur lesquels on entend les éléments musicaux caractéristiques du disco sont ceux de Barry White, Harold Melvin & The Blue Notes, Bohannon ou Fatback Band, tous des musiciens noirs et des figures essentielles de la soul ou du funk. Les producteurs qui ont écrit les plus belles pages de l'histoire du disco ont pour noms Kenny Gamble et Leon Huff, Patrick Adams, Nile Rodgers et Bernard Edwards ou Norman Whitfield. Les plus grandes voix du disco sont celles de Gloria Gaynor, Donna Summer, Teddy Pendergrass, Luther Vandross, Loleatta Holloway ou Sylvester. Tous sont noirs et développent leur style vocal sur un socle principalement gospel.

Le disco se construit sur l'orientation dance de la musique noire tout comme le swing, le rhythm'n'blues originel ou le funk. « Nous avons juste mis un nœud papillon au funk ! » Voici ce que répondent Kenny Gamble et Leon Huff, producteurs phares de la philadelphia soul, quand on leur demande si leur intention était de produire du

disco. En ajoutant des orchestrations luxueuses et un beat appuyé et accéléré, leur musique est estampillée « disco » alors qu'ils ne cherchent qu'à poursuivre le travail mené depuis des années dans le domaine soul funk. Ce genre de réponses se retrouve chez Barry White ou Nile Rodgers qui, sans refuser l'étiquette disco, définissent d'abord leur musique comme une évolution du R&B.

Ce qui peut expliquer la réticence de certains à classer le disco parmi les grands courants de la musique noire, c'est le fait qu'après plusieurs années, de nombreux producteurs et musiciens blancs, américains et européens, se sont illustrés et sont devenus incontournables. Giorgio Moroder, Cerrone, ABBA ou The Bee Gees, parmi tant d'autres, incarnent la version blanche du disco mais il faut rappeler que tous revendiquent leur amour pour la soul et le funk et développent leur musique sous l'influence de ces styles. Peu à peu, le disco prend des directions electro, pop ou rock qui l'éloignent de son essence première et cela peut aussi expliquer que ceux qui étudient la musique noire le classent plutôt dans l'évolution de la pop music au sens global.

Le disco est un phénomène qui touche toutes les couches de la population américaine. Blancs, Noirs, Latinos, riches, pauvres, gays, hétéros, femmes, hommes... tous fréquentent les discothèques et se retrouvent sur la piste, véritable « lieu de paix et de réconciliation » dans une Amérique encore en proie avec les différentes formes de ségrégations (couleur, sexe, orientation sexuelle). Aussi, le disco envahit le monde entier et on danse sur les mêmes hits en France, en Allemagne, en Italie ou au Brésil. Cette musique conçue à l'origine par des Noirs des ghettos de New York, Philadelphie ou Los Angeles n'est plus l'apanage des seuls *soul brothers and sisters*. Le parti pris dans cet ouvrage est de replacer le disco dans cet héritage soul funk gospel primordial et de le confronter aux différentes sensibilités qui l'ont fait grandir et devenir un style à part entière. Les cent hits choisis pour illustrer cette histoire mettent l'accent sur l'âge d'or, qui va de 1974 à 1979, et font la part belle à ce qu'il y a de plus funky dans le disco, mais une partie de cette sélection est orientée vers les courants issus ou influencés par le disco comme la hi-nrg, la house ou les différentes formes de revival plus récentes.

Avant de s'intéresser à ces cent pépites universelles et intemporelles, il convient de se replonger dans cette fabuleuse histoire et de comprendre les enjeux sociaux, politiques, financiers et artistiques qui ont fait du disco un phénomène d'ampleur mondiale.

« WINDS OF CHANGE »

Alec R. Costandinos

Définir le disco requiert plusieurs niveaux d'analyse. D'abord, pour le situer chronologiquement, deux dates s'imposent comme des marqueurs symboliques. Le 26 octobre 1974 le magazine *Billboard* édite le premier top 10 disco action qui recense les dix titres les plus joués du week-end dans une sélection de clubs new-yorkais. C'est en quelque sorte l'acte de naissance officiel du disco puisqu'à partir de là, l'industrie musicale reconnaît l'influence des DJs et des discothèques dans le succès d'un morceau. Le top disco action est l'origine historique du top dance encore en vigueur aujourd'hui. Le 12 juillet 1979, la frénésie disco est mise à mal par la Disco Demolition Night, un autodafé censé tuer le genre. À partir de là, l'industrie musicale et les médias se détournent du phénomène et il devient presque honteux d'écouter ou de produire du disco.

En réalité, le disco existe avant et après ces deux dates. Il prend racine en Europe et se développe à New York dans des contextes communautaires. Les homosexuels, la jet-set, les noirs américains, les immigrés portoricains ou les descendants d'Italiens ont tous, à leur manière, joué un rôle dans son développement. Ce point est important puisqu'au-delà de l'impact artistique et musical, le disco se fait le porte-voix des minorités silencieuses souffrant encore de la ségrégation, de la morale religieuse et du poids des traditions. La piste de danse devient le lieu d'expression de ces minorités qui revendiquent le droit à l'égalité.

« **MUSIC, HARMONY & RHYTHM** »

Brooklyn Dreams

Au départ, les DJs pionniers passent toutes sortes de musiques afros, latines ou psychédélices avec une préférence pour la soul et le funk. À partir de 1973, le disco devient un style à part entière. Ce qui le distingue en premier lieu, c'est le disco beat. On l'attribue à Earl Young bien qu'on le trouve au même moment chez Norman Whitfield, Bohannon ou The Fatback Band. Une grosse caisse sur tous les temps, une cymbale charleston ouverte sur les contretemps et une caisse claire sur les deuxième et quatrième temps. C'est la recette basique du beat disco mais chaque batteur y apporte des variantes en jouant un autre rythme sur la caisse claire ou la charleston. Ce qui est quasiment immuable, ce sont les temps à la grosse caisse appelés le « *four on the floor* » (« quatre sur le sol »). Les rythmes du funk ou de la salsa sont moins marqués et utilisent beaucoup de syncopes qui peuvent déstabiliser un danseur amateur. Le *four on the floor* permet à quiconque de s'appuyer sur un battement régulier et de danser dans le tempo. C'est d'ailleurs l'autre point important. Le tempo du disco est plus rapide que celui de la soul funk. Il tourne généralement autour des 120 BPM (battements par minute) et passera à 130 voire 140 avec la hi-nrg et la house. De 1973 à 1976, le disco se construit sur les orchestrations symphoniques de cordes et de cuivres de la philadelphia soul, Barry White ou Isaac Hayes. L'héritage vocal gospel, soul et funk marque fortement le chant. Pour le groove, l'influence du funk est primordiale. En termes de composition, les premiers hits sont soit des chansons soul, parfois élaborées, soit des grooves avec peu d'accords. Mais au fur et à mesure, le disco puise aussi son inspiration dans le jazz, les musiques électroniques, la pop, le rock ou le punk. Certains artistes ou producteurs remplacent les basses ou les cordes par les claviers, utilisent des beats synthétiques, des voix moins gospel ou des formats de chansons plus pop. Le disco prend des formes variées comme l'illustrent les cent hits de cette anthologie. La soul orchestrale du MFSB, le disco funk de Chic, l'electro disco de

Giorgio Moroder ou la hi-nrg de Lime sont autant de déclinaisons du genre et pourtant il existe un fil conducteur : le beat et l'orientation dance music.

« FROM EAST TO WEST »

Voyage

Si le disco se développe à New York au début des années soixante-dix, son origine est européenne. Le mot « disco » est la contraction du mot « discothèque » qui lui-même est l'association des termes grecs *diskos* (disque) et *theke* (boîte). C'est en France que ce terme est né dans les années quarante pour désigner les lieux où l'on se rend pour danser non pas sur de la musique jouée par des orchestres mais sur des disques.

Dès les années trente et durant la seconde guerre mondiale, les zazous en France ou les Swing Jugend en Allemagne et en Autriche se passionnent pour le jazz, une musique qualifiée de « musique de Nègres et de Juifs » par le régime nazi. Cette jeunesse libertaire, issue des classes moyennes et aisées, voue un culte à la musique et au style vestimentaire élégant d'artistes comme Cab Calloway, Duke Ellington ou Count Basie. La rareté des orchestres de swing pousse ces jeunes à se réunir pour passer des disques plus faciles à trouver. Le régime nazi ira jusqu'à interdire ces réunions. Au lendemain de la guerre à Paris, s'ouvre le Whisky a go go dans lequel Régine Zylberberg passe des disques de cha cha, de jazz, ou de rock. Régine est souvent citée comme une pionnière du concept. Elle ouvre ses propres clubs, Chez Régine ou le New Jimmy's, et devient la reine de la nuit parisienne. D'autres clubs comme Chez Castel ou Le Privé suivent la tendance et attirent des personnalités du show-business, de la politique, de la mode ou des affaires.

Plus tard, dans les terres ouvrières du nord de l'Angleterre, des jeunes bien plus désœuvrés se passionnent pour la musique soul de Détroit ou Chicago et donnent naissance au courant northern soul. Cette fascination pour les singles rares des labels Motown,

Okeh ou Ric-Tic est une influence notable des DJs disco qui au départ cherchent la rareté et l'originalité. Les clubs Twisted Wheel, Blackpool Mecca ou Wigan Casino sont les lieux mythiques de ce courant. Les fans de northern soul aiment la danse, les amphétamines et développent eux aussi un goût pour les fringues chics. Les clubs qui ouvrent à New York dans les années soixante sont directement influencés par cette dynamique européenne mais se développent dans des contextes sociaux et culturels différents.

« WE GOT OUR OWN THING »

C&J & Co

Durant les décennies cinquante et soixante, l'Amérique est bousculée par une série de combats politiques et sociaux motivés par des idéaux libertaires et égalitaires. La lutte pour les droits civiques de la communauté noire s'intensifie. Les leaders charismatiques Martin Luther King ou Malcolm X guident une population déterminée à abolir la ségrégation et le racisme d'État. Communistes, syndicalistes, universitaires ou artistes blancs prennent fait et cause pour cette lutte et s'engagent aux côtés de leurs compatriotes noirs pour plus de justice. On assiste aussi à l'essor de la contre-culture ou de la beat generation, des mouvements idéologiques qui mettent au centre de leurs préoccupations l'humain et sa liberté d'être, de penser ou d'agir. Le racisme, la guerre, la domination bourgeoise, la morale ou la religion sont mis à mal dans un magma philosophique et idéologique sans précédent. Cette pensée globale s'illustre dans la musique, la littérature, le cinéma, la peinture et toute forme d'art qui puisse véhiculer un message contestataire. Le summer of love en 1967 à San Francisco ou le festival de Woodstock en 1969 sont des événements symboliques de cette agitation culturelle et du désir d'en finir avec une société du passé.

Le disco naît de ces victoires idéologiques en termes de libération sexuelle, d'anti-racisme, de revendication communautaire et de féminisme. Tout au long de l'ère disco, les gays, les Noirs ou les

femmes obtiennent plus de droits et profitent de cet héritage. Lors de la soirée Loves Saves The Day le 14 février 1970, point de départ important du phénomène disco, le DJ David Mancuso cherche à insuffler une notion d'amour fraternel et libertaire qui lui vient de son parcours hippie. Malheureusement, la crise économique, la guerre du Vietnam, le scandale du Watergate et la perte de nombreux repères plongent l'Amérique dans une période plus individualiste où le désœuvrement s'installe dans les grandes villes et particulièrement à New York. En 1972, le smiley, créé par Harvey Ball en 1963, se vend par millions sur des badges, T-shirts et autres produits. Ce symbole censé combattre la morosité illustre bien cette société qui se force à garder le sourire. L'un des moyens qu'elle trouve est de danser jusqu'à l'oubli dans les discothèques.

« MACHO MAN »

Village People

Dans la nuit du 28 juin 1969, une patrouille de police entre dans le Stonewall Inn, un bar du quartier de Greenwich à New York fréquenté en grande majorité par des homosexuels, des lesbiennes et des travestis. Ces descentes de police sont fréquentes puisque l'homosexualité en public est encore réprimée aux États-Unis à cette époque. Mais ce soir-là, le ton s'envenime. La police commence à embarquer certains clients jugés trop efféminés. La foule scandale les slogans « *gay power* » ou le célèbre « *we shall overcome* » utilisé par les noirs durant les manifestations pour les droits civiques. S'ensuivent des jets de bouteilles et une résistance inhabituelle qui tourne à l'émeute. Pendant plusieurs jours, la population gay investit le quartier et manifeste, parfois violemment, pour la défense et la reconnaissance de ses droits. Dans les décennies précédentes, de nombreuses organisations comme la Mattachine Society, les Radical Faeries ou les Daughters of Bilitis ont agi pour la défense de ces droits. Les poètes de la beat generation Allan Ginsberg ou William Burroughs, eux-mêmes gays, écrivent sur le sujet et

défendent publiquement la liberté sexuelle. Mais les émeutes de Stonewall Inn, bien qu'elles ne soient pas les premières, sont considérées comme le point de départ le plus symbolique du mouvement de libération gay.

Au même moment, et toujours dans un contexte de prohibition, des clubs accueillent une population gay de plus en plus revendicatrice. Ce sont dans ces clubs, dont certains sont des saunas et des bains publics, que la culture DJ commence à se développer, ouvrant la voie à l'émergence du mouvement disco. À Fire Island, une île au large de New York, le Continental Baths, le Ice Palace, le Sandpiper ou le Botel offrent la discrétion et l'anonymat que recherche la communauté gay. C'est dans ces lieux que les DJs Bobby Guttadaro, Barry Lederer ou Tom Moulton font leurs premières armes. La couleur musicale choisie par ces DJs s'oriente déjà vers l'univers de la soul funk. Ces clubs s'ouvrent aussi aux Noirs et aux Latinos. Ces communautés silencieuses oublient la ségrégation dont ils font l'objet autour de la musique, de la drogue et surtout du sexe. Certains clubs sont connus pour leur extrême liberté sexuelle, des endroits où les pratiques homosexuelles ou collectives sont totalement désinhibées. C'est le cas de l'Anvic, du Crisco Disco, un lieu qui tient son nom d'une marque de margarine utilisée comme lubrifiant, et surtout du Mineshaft, un haut lieu du sadomasochisme et du fist-fucking dans lequel on trouvait des cellules avec des chaînes, des fouets et tout l'attirail pour assouvir les désirs de la clientèle.

Cette libération sexuelle s'accompagne d'un boom de l'industrie du cinéma pornographique dont le film *Deep Throat* (1972) est le symbole. On commence à parler à cette époque de « porno chic ». C'est aussi l'époque où le culturisme et la musculation connaissent un essor et ce grâce notamment à la communauté gay qui désire en finir avec cette image de la « folle », du gay efféminé. Place désormais au « beau mâle », viril, musclé, moustachu et classe comme le chanteront plus tard Village People sur « Macho Man ».

« MR DJ, YOU KNOW HOW TO MAKE ME DANCE »

The Glass Family

Jusqu'au début des années soixante-dix, le succès d'un disque se mesure au nombre de passages sur les radios. Si le DJ d'une émission phare d'une radio nationale décide de passer un disque, il lui assure une destinée heureuse. Certains labels ou artistes vont jusqu'à payer les DJs de radio influents, une pratique illégale connue sous le nom de « payola ». Le disco naît autour d'une logique différente voire contraire. Les premiers hits estampillés disco sont des singles rares, des faces B ou des morceaux tirés d'albums qui ne passent quasiment pas à la radio. Ce point est déterminant pour bien comprendre l'influence des DJs de discothèques dans la constitution d'un répertoire disco originel. Quand David Mancuso, le DJ du Loft à New York, passe « Soul Makossa » de Manu Dibango, aucun DJ de radio ne le connaît ni le possède. Beaucoup de titres qualifiés de pré-disco doivent leur gloire à ces DJs pionniers.

Cette lignée de DJs démarre avec Terry Noël qui dès 1965, anime les soirées du Arthur à New York. Il est le premier à superposer des morceaux pour créer un mix digne de ce nom. Francis Grasso poursuit le travail de Noël au Salvation puis au Sanctuary et expérimente de nouvelles techniques. En utilisant deux copies du même disque et en isolant une boucle rythmique, il met au point le breakbeat cher aux futurs DJs de hip-hop. Il utilise aussi les effets (écho, reverb, delay), ce qui est révolutionnaire à l'époque.

Le 14 février 1970, jour de la Saint-Valentin, le DJ David Mancuso inaugure officiellement son club, The Loft, avec la soirée Loves Saves The Day. C'est chez lui que ce hippie, adepte du LSD, organise ses soirées ouvertes à tous contrairement aux clubs jet-set trop sélects. Mancuso insuffle une philosophie libertaire dans le disco en plus d'être un créateur de tendances musicales. Dans ses soirées, pas d'alcool. On vient écouter et danser sur sa musique rare, variée et de très bon goût (James Brown, Rare Earth, Led Zeppelin, Barrabas, Osibisa...). Il est le premier à se préoccuper de

la qualité du son. Il s'équipe d'enceintes Klipschorn de la taille d'un homme, de quatre tweeters placés en hauteur et dirigés chacun vers les quatre points cardinaux. Son système est conçu par Alex Rosner qui, avec Richard Long, est celui qui équipe la plupart des grands clubs disco. C'est Rosner qui conçoit la première table de mixage pour DJ, la Bozak CMA-10-2DL.

Tous les DJs importants du disco vont au Loft pour apprendre la science du DJing du maître Mancuso. Nicky Siano, Bobby Guttadaro, Walter Gibbons, Jim Burgess, Richie Kaczor entre autres, sont tous ses disciples. Ce sont eux qui font la notoriété des clubs The Gallery, Le Jardin, le Galaxy 21 ou le Studio 54. Cette première génération est celle qui impose les codes musicaux du disco. À ces DJs, on peut ajouter Tom Moulton qui n'est pas vraiment DJ de discothèque mais un spécialiste des remix et des versions maxi, un format dont il est le créateur. À la fin des années disco, deux DJs font le lien avec la génération house à venir : Larry Levan au Paradise Garage à New York et Frankie Knuckles au club de Chicago The Warehouse. Avec leurs sets éclectiques et leur manière de remixer, ils inspirent les DJs, producteurs et créateurs des styles house ou techno à Chicago et Détroit. Knuckles est même un producteur house influent.

« THAT'S WHERE THE HAPPY PEOPLE GO »

The Tramps

C'est donc sous l'influence des DJs David Mancuso, Nicky Siano ou Bobby Guttadaro que certains titres connaissent le succès sur les pistes de danse avant de passer à la radio ou à la télévision. Le public commence à acheter des disques entendus en discothèques. Le magazine *Billboard* voit apparaître ces morceaux dans les classements des meilleures ventes. C'est le cas de « Girl You Need A Change Of Mind » de Eddie Kendricks, « Soul Makossa » de Manu Dibango ou « Wild Safari » de Barrabas. Certains se classent même n° 1 du top US : « Love's Theme » (Love Unlimited), « TSOP

(The Sound Of Philadelphia) » (MFSB), « Rock The Boat » (The Hues Corporation) ou « Rock Your Baby » (George McCrae). En septembre 1973, le journaliste Vince Aletti écrit pour le magazine *Rolling Stone* le premier article sur le phénomène des discothèques et en particulier sur le Loft de Mancuso. Un an plus tard, le 26 octobre 1974, le Billboard édite le premier top disco action, un classement des dix titres les plus diffusés du week-end dans une sélection de discothèques importantes de New York. Il devient national, puis top 30 et ainsi de suite jusqu'à devenir le top dance. Le premier n° 1 historique du top disco action est « Never Can Say Goodbye » de Gloria Gaynor qui reste à cette place quatre semaines. Puis c'est au tour de « Express » de B.T. Express et « I'll Be Holding On » de Al Downing de gravir la plus haute marche. Le disco est officiellement reconnu comme un style à part entière par l'industrie musicale. Pour le moment, les hits sont plutôt soul, funk, afro ou latin mais bientôt le format disco fait son apparition et se systématisé.

« MAGIC COMBO »

African Magic Combo

Contrairement au funk dont il est issu, le disco n'est pas une musique conçue en groupe mais plutôt en studio avec l'intervention d'un producteur, d'un arrangeur et souvent de musiciens maison qui enregistrent la plupart des titres produits par un label. En cela, le disco est plus l'enfant de la soul qui elle-même est souvent une musique de compositeurs et de producteurs affiliés à un label (Motown, Stax, Chess, Hi...).

Le producteur est un personnage central et en même temps un poste difficile à cerner. Certains qu'on peut qualifier de producteurs exécutifs, sont en fait les patrons des labels qui financent et qui souvent ne sont pas musiciens. Ceux-ci n'interviennent pas vraiment dans le processus artistique bien qu'ils puissent donner leur avis et influencer sur la direction à prendre. Par contre, ils n'hésitent

pas à poser leurs noms sur les disques et à empocher les droits sur les ventes. C'est le cas des frères Cayre (Salsoul), Neil Bogart (Casablanca), Henry Stone (T.K.) ou Mel Cheren (West End). Dans le duo de producteurs français Jacques Morali et Henri Belolo, leurs rôles ne sont pas du tout les mêmes. Morali compose les chansons, imagine les concepts, et Belolo intervient pour sa connaissance du marché du disque et de toutes les ficelles du business. Les producteurs qui nous intéressent ici sont ceux qui sont à l'origine de la magie musicale des hits disco. Un producteur est souvent musicien lui-même. Il indique à l'arrangeur, aux musiciens et aux chanteurs la couleur qu'il souhaite donner au morceau ou à l'album. Il choisit les sons, l'orchestration, assiste l'ingénieur du son et lui donne les directives en termes de mixage final. Il intervient dans le répertoire d'un artiste ou d'un groupe et décide de ce qui sort en single. Parmi les grands noms, on peut citer Kenny Gamble, Leon Huff, Barry White, Patrick Adams, Cerrone, Giorgio Moroder, Norman Harris, Van McCoy, Alec Costandinos, Michael Zager ou John Davis. Le travail de l'arrangeur est purement musical. En général, il a une formation classique pour pouvoir écrire des partitions d'orchestre. Il connaît les cordes, les bois, les cuivres ou les percussions et sait mêler tous ces timbres de façon harmonieuse. Souvent, il a un parcours jazz solide, ce qui lui permet d'écrire pour des big bands, harmoniser les grilles d'accords et utiliser des couleurs sophistiquées. C'est en tout cas ce qui est demandé aux grands arrangeurs disco. Norman Harris, Vince Montana, Bobby Eli et Bobby Martin font partie des plus doués. Ce sont eux qui ont façonné la soul orchestrale de Philadelphie. Gene Page fait un travail admirable pour Barry White et sera lui aussi très copié. Pour diriger la musique écrite par ces génies, des chefs d'orchestre comme Don Renaldo ou Gene Orloff sont passés maîtres dans la direction. Et pour jouer cette musique, les producteurs disco ont souvent recours à des équipes de musiciens de studio chevronnés. Les studios coûtent cher, la course aux hits est infernale et il faut de très bons musiciens pour exécuter rapidement et proprement cette musique. Souvent, ce sont de grands jazzmen ou des musiciens de soul et de funk surentraînés aux sessions de studio. Ils ne sont pas

toujours crédités sur les disques. Parfois, derrière différents noms, se cache la même équipe de musiciens. C'est par exemple le cas de Peter Jacques Band et Change. Ce qui prime, c'est la chanson, le produit. Ceux qui achètent les disques se préoccupent surtout de savoir qui est l'artiste et le producteur pour en évaluer la qualité potentielle. Les fans de Chic et du travail de Nile Rodgers et Bernard Edwards se ruent sur les albums de Sister Sledge ou Diana Ross, pour retrouver la patte de ces deux splendides producteurs. Dans cette anthologie, une grande place est faite aux producteurs, arrangeurs, compositeurs et musiciens qui ont permis à Gloria Gaynor, Donna Summer, Boney M. ou Sylvester d'enchaîner les hits et devenir les stars du disco.

« GET THE CREAM OFF THE TOP »

Eddie Kendricks

Puisqu'à l'origine, les DJs disco passent de la soul, du funk, du rock ou des musiques exotiques, les premiers hits de discothèques viennent de labels divers. Le style n'étant pas encore officiellement reconnu, aucun n'est encore spécialisé. Pourtant, trois labels s'illustrent dès le départ avec des hits conséquents : Philadelphia International Records (MFSB, The O'Jays, Harold Melvin & The Blue Notes), Motown (Eddie Kendricks, The Temptations, The Jackson 5) et T.K. (George McCrae, KC & The Sunshine Band). Ils ont la particularité d'avoir duré et marqué la suite de l'histoire. À partir de 1974, le disco est un style à part entière. De nombreux labels ou compagnies se lancent dans l'aventure. Parmi les plus importants, citons : Casablanca (Donna Summer, D.C. LaRue, Village People, Patrick Juvet, Lipps Inc), Salsoul (Salsoul Orchestra, Vince Montana, Loleatta Holloway, Instant Funk, Skyy), RSO (The Bee Gees, Yvonne Elliman, Andy Gibb), West End (Taana Gardner, Karen Young, Loose Joints) ou Prelude (Peter Jacques Band, France Joli, Musique, Lorraine Johnson).

Là aussi, ceux qui achètent des disques se fient à la réputation du label pour évaluer un disque. Si un titre sort sur un label qui a un palmarès de hits conséquent, l'acheteur se laisse guider plus facilement. Et puisque le disco est, en partie, une sorte de produit commercial, c'est la puissance financière du label qui va permettre une plus grande diffusion et distribution du titre. Les labels disco s'associent souvent aux DJs influents pour augmenter leur force de frappe. Ce jeu de pouvoir entre les labels favorise tout de même, au-delà de l'aspect commercial, une concurrence en termes de création artistique.

« MORE THAN A WOMAN »

The Bee Gees

Le terme « disco divas », auquel certains préfèrent celui de « disco queens », fait référence aux chanteuses dont les carrières et les hits sont indissociables du genre. Elles sont glorifiées pour leur voix mais aussi leur charme, leur beauté et leur image sexy parfois à la limite de la provocation. En cela, elles symbolisent aussi une forme de libération des femmes au moment où le mouvement féministe prend de l'ampleur. Si la première diva est Gloria Gaynor, qui révèle au monde l'existence du phénomène avec « Never Can Say Goodbye », la couronne de reine du disco revient pour l'éternité à Donna Summer. Mais derrière cette appellation, on distingue différentes sortes de divas. Il y a celles qui sont célébrées encore aujourd'hui comme Diana Ross, Thelma Houston, Evelyn Champagne King ou Labelle. Il y a celles que le grand public connaît moins mais qui ont parfois plus de hits disco à leur actif comme Loleatta Holloway, Linda Clifford, Carrie Lucas ou Candi Staton. Et comment oublier les *one hit wonders*, merveilles d'un seul hit, interprètes des classiques « Doctor's Orders » (Carol Douglas), « Turn The Beat Around » (Vickie Sue Robinson), « Ring My Bell » (Anita Ward), « Hot Shot » (Karen Young) ou « Knock On Wood » (Amii Stewart). Les divas peuvent aussi s'illustrer

en duo ou trio comme Love Unlimited, The Three Degrees, First Choice, The Ritchie Family, Sister Sledge ou The Weather Girls. Elles sont parfois les chanteuses lead des groupes phares comme Cory Daye (Dr Buzzard), Cynthia Johnson (Lipps Inc), Taka Boom (Undisputed Truth) ou Agnetha et Frida (ABBA). La célébrité n'est pas le seul critère. Certaines ont écrit l'histoire du disco dans les studios, comme choristes ou chanteuses lead, sans que leur nom ne soit toujours crédité. Jocelyn Brown, Christine Wiltshire, Diva Gray, Norma Jean Wright, Luci Martin ou Alfa Anderson, sont les voix qu'on entend sur les hits de Chic, Inner Life, Phreek, Change ou Musique. Grace Jones, Amanda Lear ou Andrea True ne sont pas aussi bonnes chanteuses mais elles acquièrent un statut de diva pour leur look et leur attitude érotique. À sa manière, Sylvester est aussi une diva puisqu'il est travesti, chante dans un registre aigu et avec un timbre féminin. Si l'on sort du cadre purement disco, les chanteuses de hi-nrg, house, dance ou pop disco Evelyn Thomas, Miquel Brown, Martha Wash, Penny Ford, Paris Grey, Adeva, Madonna ou Kylie Minogue, chacune dans son style, ont toutes perpétué cette lignée dans les décennies suivantes.

« DISCO DANCING »

Skyy

Au début des années soixante, la vague des *dance crazes* adolescentes envahit l'Amérique. Ces danses à la mode portent les noms de twist, locomotion, mashed potatoes ou wah watusi et s'exécutent sur une musique pop influencée par le rhythm'n'blues, le rock ou le doo wop. Elles se dansent seul contrairement aux traditionnelles danses de couple et sont populaires chez les Blancs et chez les Noirs. Pour ce qui est du disco, une musique de danse par excellence, les choses sont un peu différentes. Les notions de liberté, d'expression personnelle voire d'égoïsme constituent une partie de la philosophie disco. Chaque danseur invente ses pas, se dandine comme il veut sans technique ni démarche imposée.

Mais il existe tout de même des danses codées et emblématiques du disco. La plus célèbre est paradoxalement une danse de couple inspirée des danses latines, le hustle. Son succès doit beaucoup au single « The Hustle » de Van McCoy. Chaque danse à la mode est ainsi célébrée par des hits : le bump (Commodores), le bus stop (Fatback Band), le freak (Chic) ou le rock (G.Q.). Les clubs de danse proposent rapidement des cours de disco. À la télévision, des émissions dédiées à la danse disco voient le jour : Disco Step-By-Step, Dance Fever, Hot City ou Soul Train dans un registre plus large. Le film *Saturday Night Fever*, dont le héros Tony Manero (John Travolta) est un danseur hors pair, participe à la popularisation de ces danses.

« MONDO DISCO »

El Coco

On peut lire parfois que le disco est européen. Cet argument est en partie vrai mais il faut le nuancer. Le concept de discothèques est certes né en France, en Allemagne et en Angleterre et s'est exporté ensuite aux États-Unis dans les années soixante. Mais la dynamique qui mène à la création du style musical est américaine. À New York, Philadelphie, Miami, Détroit ou Los Angeles, MFSB, Barry White ou KC & The Sunshine Band créent les codes (beat disco, arrangements d'orchestre, grooves...) qui définissent le genre. Les DJs de New York constituent le répertoire soul funk qui dessine la trajectoire musicale du disco.

Bien que certains titres européens figurent déjà dans les sets des DJs pionniers de New York (Barrabas, The Equals, Carl Douglas), on commence réellement à parler d'euro disco à partir de 1975 lorsque Silver Convention sort « Fly, Robin, Fly » suivi peu de temps après par « I Love To Love You Baby » de Donna Summer, les premiers titres à se hisser aux sommets des classements outre Atlantique. Les producteurs européens commencent à croire à leur rêve américain. L'euro disco est à l'origine influencé par les

orchestrations et les grooves de la philadelphia soul, de la Motown ou de Barry White. Les producteurs ont tendance à copier ce qui vient d'Amérique en essayant parfois de le rendre plus accessible au public européen dont l'oreille n'est pas toujours éduquée à la soul ou au funk. Ceci revient à réduire les interventions d'orchestre, rendre les harmonies moins complexes, le beat plus mécanique et les voix moins gospel. Peu à peu, l'identité européenne se dessine notamment avec l'influence des musiques électroniques très développées en Allemagne.

C'est justement à Munich que Sylvester Levay et Michael Kunze créent Silver Convention et que Giorgio Moroder et Pete Bellotte écrivent la légende de Donna Summer. Moroder est le roi de l'euro disco. Après avoir offert à Summer ses premiers hits disco à forte consonance soul funk, il se met à expérimenter l'électronique et les synthétiseurs et compose les hymnes de l'electro disco « I Feel Love » ou « Chase ». Les producteurs Frank Farian (Boney M., Eruption), Jürgen Korduletsch (Claudia Barry, Lipstique, Ronnie Jones) ou Anthony Monn (Amanda Lear, Judy Cheeks) conçoivent eux aussi un disco électronique et pop qui s'éloigne des racines noires.

La France est l'autre pays phare de l'euro disco. Au départ, ce sont des artistes de variétés qui prennent le train disco en marche. Sheila et sa reprise de « Doctor's Orders » de Carol Douglas (« C'est le cœur ») ou la version de « J'attendrai » de Dalida sont parmi les premiers hits français en 1975. Le disco en France connaît un énorme succès grâce à Karen Cheryl, Claude François ou Patrick Juvet.

Mais c'est Cerrone qui donne une consistance et une réputation internationale au disco *made in France*. Entre le disco orchestral de « Love In C Minor » et l'electro disco de « Supernature », Cerrone devient une figure mondiale et rafle même le prix de meilleur producteur disco en 1978 aux Billboard Awards. Ce succès ouvre la voie aux hits de Alec R. Costandinos, Don Ray, Voyage, Santa Esmeralda ou Patrick Hernandez. Ces hits sont tous en anglais, une condition presque nécessaire pour un succès international.

En Grande-Bretagne, le roi est Biddu Appiah, un producteur et arrangeur qui s'illustre avec d'énormes hits pour Carl Douglas,

Tina Charles, Biddu Orchestra ou The Real Thing. Les productions de Ken Gold et Michael Denne, plus soul funk, participent aussi à cette vague du british disco (The Real Thing, Delegation, Billy Ocean). Ian Levine, DJ de northern soul et futur producteur de hi-nrg, produit déjà de bons disques soul disco pour Barbara Pennington ou Evelyn Thomas. En Suède, le groupe ABBA réinvente le disco avec des recettes pop inédites. En Italie, les frères Biondi inaugurent l'italo disco électronique qui fait un carton dans les années quatre-vingt. Mauro Malavasi et son équipe de musiciens conçoivent à Bologne le disco funk et le boogie des groupes Peter Jacques Band, Change ou B. B. & Q. Band. Toute l'Europe se met à danser sur le disco beat. Les discothèques s'ouvrent par dizaines et, comme aux États-Unis, les excès de productions, parfois mauvaises et caricaturales, auront raison de ce mouvement au début de la décennie quatre-vingt.

« DISCO FEVER »

John Davis & The Monster Orchestra

Sorti en décembre 1977, *Saturday Night Fever* est l'adaptation d'un article sur le phénomène disco intitulé « Tribal rites of the new Saturday night » (rites tribaux du nouveau samedi soir), écrit par Nik Cohn et paru en 1976 dans le *New York Magazine*. Cohn est anglais et ne connaît pas bien le disco new-yorkais. Le personnage qu'il décrit est inspiré à la fois de ce qu'il connaît du disco et du milieu northern soul et des mods anglais. John Badham, le réalisateur, et Robert Stigwood, producteur de The Bee Gees, se servent de l'article pour créer le personnage de Tony Manero *alias* John Travolta, New-Yorkais d'origine italienne et incarnation de l'Américain moyen. La semaine, il est magasinier dans une quincaillerie et le week-end il se transforme en roi de la piste de danse. Il aime les vêtements chics, les brushings, les pompes cirées et cherche à travers la danse à fuir une réalité peu réjouissante.